

# Hommage à trois prêtres résistants

Le Dauphin Libéré  
16 mai 47

## 1. — L'abbé Marius Jolivet

Le vendredi 22 mai, au collège Saint-François, à Ville-la-Grand, une cérémonie aura lieu en l'honneur du père Louis Favre, fusillé par les Allemands, du père Gilbert Pernoud, décédé et du frère Raymond Bocard et le 24 mai, au presbytère de Collonges-sous-Salève, en l'honneur de l'abbé Marius Jolivet, décédé.

Ces cérémonies auront lieu en présence de Mme Jacques de Gaulle qui fut sauvée avec les siens, par l'abbé Jolivet.

M. René Nodot, secrétaire du comité qui organise ces cérémonies, et qui fut le compagnon de résistance de l'abbé Jolivet, nous a confié les biographies de ces courageux résistants qui ont sauvé de nombreux Juifs sous l'occupation.

Voici la vie de l'abbé Jolivet, contée par René Nodot.

### L'abbé Marius Jolivet un héros et un saint

Il n'est pas trop tard pour parler au monde de l'abbé Marius Jolivet, ancien curé de Collonges-sous-Salève, en Haute-Savoie. Il est bon que l'on connaisse cet homme de Dieu, aussi courageux que modeste, qui sauva des centaines de ses semblables pendant la seconde guerre mondiale.

Marius Jolivet était né à Saint-Etienne (Loire) le 21 octobre 1906 dans une famille modeste, originaire de Haute-Savoie. Sa mère était de Chevrier, son père de Scionzier, Ouvrier métallurgiste, ce dernier avait quitté son village pour tenter sa chance. Il devait cependant revenir au pays natal en 1908, les poussières de métal ayant altéré sa santé. Le ménage s'installa à Chavrier où Mme Jolivet disposait d'un petit bien et d'une maison. Son mari mourut hélas en 1915 et elle dut assurer seule sa subsistance et celle de son fils, alors âgé de 9 ans.

Profondément croyante, elle communiqua sa foi à son enfant. Et le jeune orphelin, d'un caractère réfléchi et sérieux, bien que très réservé et timide, fera d'excellentes études dans le Palatinat, alors occupé par l'armée française; il sera ordonné prêtre. Il a 24 ans quand il est nommé professeur au Petit Séminaire de Thonon. Ses tâches d'éducation l'enchantent. Il s'y donne totalement sans ménager ses forces. Le travail qui s'impose continuellement finira par l'épuiser et il devra bientôt quitter Thonon pour se soigner à Megève. Dans cette station d'altitude il assurera cependant une aumônerie à l'Institution Sainte-Généviève.

Rétabli, il accepte la cure de Faucigny ou son dévouement et son rayonnement spirituel sont appréciés par toute la population, pendant 7 années.

Le 24 août 1941, il est nommé curé de Collonges-sous-Salève. Les plus lourdes responsabilités

vont peser sur ses épaules. Cette ville frontalière est une véritable tour de Babel. Des gens de nationalités et de religions diverses y côtoient, dans une atmosphère souvent tendue, des agents de l'Allemagne hitlérienne et de l'Italie fasciste, de la France libre, des nations alliées et neutres.

Le paroisse catholique fait cependant un accueil touchant à son nouveau curé. Mais celui-ci ne tarde pas à découvrir les difficultés, les dangers, les pièges de la mission qu'il doit remplir au nom de Jésus-Christ. A tout cela, il fera face. Avec calme, courage et une immense modestie.

C'est à la fin de l'année suivante, c'est-à-dire vers le mois de novembre 1942, que l'éprouvé par une résistante lyonnaise, Germaine Doyon, assistante sociale de profession, que le curé de Collonges-sous-Salève aidait toutes les victimes de l'occupation et en particulier les Juifs.

« Membre de la section clandestine du service social des étrangers qui s'était portée au secours des prisonniers français et alliés évadés, des asilés politiques, des résistants traqués et des Juifs, je me rendais assez souvent à Saint-Julien-en-Genevois, à 5 km de Collonges-sous-Salève.

Le maire de cette petite ville, mon oncle Félix Petit, avait été limogé par Vichy. Il était adoré de la population. Sa demeure s'élevait au hameau de Lethoy, à quelques centaines de mètres du territoire helvétique. Je m'étais eszess vite découvert un étroit et discret « passage » vers la Suisse, à travers les barbelés de la frontière. Mais cette voie ne pouvait être utilisée que par des hommes ou des jeunes gens en bonne forme physique. Je m'étais donc mis en rapport avec le curé de Collonges-sous-Salève pour lui confier des personnes âgées, des femmes, des enfants.

Je n'ai pas conservé, pour des raisons bien évidentes de sécurité, les noms des malheureux que le bon prêtre prit en charge :

plusieurs dizaines.

Toutefois, un cas extrêmement dramatique reste gravé dans ma mémoire : avec des noms, des lieux, des dates.

C'est celui de la petite Eve Stein.

Les Stein étaient des Juifs allemands de Hambourg, cachés à Lyon par la famille Molane. Au moment des rafles d'août 1942, ils s'étaient réfugiés dans la campagne proche. Mais une petite fille de 6 ans et demi et son père furent arrêtés par les policiers français. L'homme, désespéré, se suicida. L'enfant put, heureusement, être reprise et cachée dans une pension, à Crémieu (Isère).

Entre temps, une toute jeune femme, Renée Molane, avait pu, au prix de difficultés inouïes, faire « passer » le reste de la famille Stein, en Suisse. Mais, arrêtée au retour de ce voyage clandestin, M<sup>lle</sup> Molane était condamnée par le tribunal d'Annecy. Je pris le relais et, avec de grandes précautions, la petite fille fut conduite à la cure de Collonges et hébergée pendant quelques jours à l'internat de jeunes filles. C'est l'abbé Jolivet qui « passa » lui-même l'enfant le 4 avril 1943 et la remit à Genève, où sa maman.

Pendant la majeure partie de l'année 1943, j'ai assuré, pour le curé de Collonges, des liaisons avec Lyon. C'était généralement des messages à transmettre, toujours verbalement.

Ils étaient assez semblables à ceux que diffusait le radio de Londres : « Paul est arrivé à bon port », « Pierre reviendra le mois prochain », « Le colis a été remis au facteur », « La brochure a été bien accueillie ». Ces phrases anodines indiquaient que des « passages » s'étaient effectués normalement. Je savais qu'une brochure se rapportait à « passage » d'une fillette; pour celui d'un garçon, on employait le terme d'« opécule »....

Après la guerre, j'ai voulu avoir des nouvelles de l'abbé Jolivet. Ma première lettre lui parvint (je l'appris plus tard) le jour où il subissait une intervention chirurgicale au sanatorium de Pez-Coutant. Sa santé était très altérée. Je lui écrivis une seconde fois, en novembre 1945 et je reçus alors un long et affectueux message. Le cher abbé me parlait peu de lui et pas du tout de la période de l'occupation. Toutes ses préoccupations concernaient les autres, la jeunesse en particulier.

Il écrivait : « Il y a tant à faire pour remettre la génération présente dans un équilibre moral.

Les années de souffrances, d'angoisses et d'illegalité ont tellement désaxé les consciences ».

Il s'intéressait au travail que je faisais, à l'époque, dans une école d'apprentissage : « Votre rôle auprès des jeunes doit avoir bien des difficultés, mais aussi quelle satisfaction si vous pouvez faire du bien. Là aussi, au sens, on peut se rendre compte des dégâts que la guerre a causés au point de vue physique et au point de vue moral. Dans les périodes d'inactivité, les passions se montrent davantage. Comme on juge tout, d'une façon passionnée, et non saine ».

Ce n'est que bien des années plus tard, après sa mort, que j'appris que l'abbé Jolivet avait été non seulement un extraordinaire « passeur d'hommes » mais qu'il était l'une des grandes figures de la résistance française.

C'est d'abord un prêtre suisse, curé de la paroisse Sainte-Marie-Madeleine de Troinex, village helvétique proche de Collonges-sous-Salève qui m'a dit : « Je faisais partie de la chaîne de Marius Jolivet. Son activité a été prodigieuse. Dès 1942, il a rendu des services sérieux aux alliés. Il était la « boîte aux lettres » de Albin Dulles, chef des services secrets américains pour l'Europe, l'O.S.S. (office of strategic services) Dulles avait rejoint avec beaucoup de difficultés un poste fictif d'attaché d'ambassade à Berne, entre le 2 et le 8 novembre 1942.

Installé dans la capitale helvétique, Herrenbasse, près de la cathédrale, il rassembla des renseignements venant de toute l'Europe. Vers la France, l'une de ses filières passait par la cure de Collonges-sous-Salève. Il y avait un relais à Thairy (Suisse) dans la maison de M. Louis Mortel. Cette filière collaborait avec le service de renseignements suisse; notamment avec le lieutenant Mitchell (pseudonyme Richard) et le lieutenant de Saugy (pseudonyme Rochat) ».

Et l'abbé Ethevenon poursuivit :

« Ce n'est pas tout. L'abbé Jolivet était également l'agent de liaison du réseau de résistance française « Ajax » et le correspondant du mouvement « Témoin chrétien ».

L'un des fondateurs, Louis Cruvillier, très activement recherché par les policiers allemands et vichystois, avait dû se réfugier en Suisse. Et bien, toute sa correspondance avec le R.P. Chaillet passera par la cure de Collonges qui assurait d'ailleurs un véritable service postal clandestin.

M. Joseph, de Saint-Julien-en-Genevois, préposé aux routes, fonctionnait comme Estafette. Il remettait les lettres et documents venant de France à un Suisse de Pierre-Grand, M. Arthur Lavergnat qui lui donnait les plaques venant de Suisse. Mais l'abbé Jolivet assurait lui-même les liaisons urgentes.

Bien que très prudent, il courut plusieurs fois de grands risques. Un jour que Mme Lavergnat lui avait remis des documents très importants à travers les barbelés de la frontière, il fut interpellé par une patrouille allemande au lieu-dit « Bois Salève » et reconduit à Collonges pour une fouille complète. Tous étaient à bicyclette. Simulant la fatigue, le prêtre peina à une montée et jeta furtivement les documents près d'un caniveau qu'il repéra soigneusement. Une grande élève du pensionnat de Collonges vint les ramasser à la tombée de la nuit.

L'abbé Ethevenon ajouta : « Marius Jolivet a accompli bien d'autres actions héroïques. Mais il n'en parlait pas. M. Lavergnat pense qu'il a sauvé au moins 200 vies humaines, peut-être beaucoup plus ».

Outre le témoignage de l'abbé Ethevenon sur l'activité humanitaire et résistante de l'abbé Jolivet, je possède celui recueilli par une étudiante en histoire, M<sup>lle</sup> Odile Munos, de Grenoble, auprès d'une grande résistante, M<sup>lle</sup> Birgy. Voici ce qu'en écrit, en substance, Odile Munos dans sa thèse sur « Les passeurs de Haute-Savoie » soutenue le 12 avril 1964 à l'université de Grenoble.

« Au début de 1943, une militante de la J.O.C., Rolande Birgy, qui aidait Tony Gryn, l'un des responsables de la Résistance juive en France à assurer une filière d'évasion vers la Suisse, entra en relation avec l'abbé Jolivet. Ce dernier lui apporte immédiatement toute son aide et quand Tony Gryn organisa son premier passage, il était à ses côtés.

Par la suite, toutes les fois que Rolande Birgy conduira des réfugiés vers le territoire suisse, le père Jolivet partira à vélo se renseigner sur les allées et venues des patrouilles pour lui faire savoir si la voie était libre ».

Un autre témoignage émane du célèbre abbé Pierre lui-même. Il se trouve à la page 71 de l'ouvrage intitulé « Bernard Chevalier interroge l'abbé Pierre » (Ed. « Le Centurion »).

L'abbé Pierre raconte que le 9 novembre 1943, il a amené en automobile un homme entièrement paralysé par la maladie de Parkinson, au modeste presbytère de Marius Jolivet. Cet infirme pouvait être arrêté d'une minute à l'autre. Ses quatre fils aînés étaient à Alger et son frère n'était autre que le général Charles de Gaulle. Lui, c'était Jacques de Gaulle, mais se carte d'identité — fausse évidemment — portait le nom de Lecomta.

Écoutons ce que dit l'abbé Pierre : « Grand comme son frère, ridé par son mal, le paralytique n'était pas facile à cacher et à porter. Je réussis, après diverses péripéties à le conduire jusque chez le curé de Collonges-sous-Salève avec son épouse. Et la nuit suivante, il put « passer » avec lui plus jeune fils. Je portai dans mes bras le malade à travers les barbelés, un instant écartés ».

Les anxiétés et les misères de l'occupation, les habérgements clandestins, les sauvetages effectués même pendant les nuits glaciales d'hiver, eurent raison de la santé de l'abbé Jolivet.

De 1945 à 1947, il fut soigné en sans et dut subir une thoracoplastie qui diminua encore ses forces physiques. Mais, avec une grande énergie morale, il voulut reprendre, dans sa totalité, sa tâche de curé de Collonges.

Il taisait ses souffrances physiques et ne parlait jamais des services pourtant tout à fait exceptionnels qu'il avait rendus à son pays et à tant de victimes de la persécution nazie.

Epuisé, parvenu aux limites de la résistance humaine, il est mort mercredi 26 mars 1964, veille du Jeudi Saint.

Il est parti sans bruit, sans gêner personne, dans la discrétion et la modestie qui avaient caractérisé son existence terrestre. Mais tous ceux qui ont eu le grand privilège d'approcher, de connaître cet être d'exception, peuvent proclamer :

« C'était un héros et un saint »

René NODOT

Ancien membre de la Résistance chrétienne (branche protestante) chevalier de la Légion d'honneur médaille des Justes